

| | |
|------------------|---|
| Title | Histoires françaises de Nagai Kafû «Des feuilles mortes des marronniers» (1) (traduction) |
| Sub Title | 永井荷風「椽の落葉」(1) (『ふらんす物語』)(フランス語訳) |
| Author | 山本, 武男(Yamamoto, Takeo) |
| Publisher | 慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会 |
| Publication year | 2019 |
| Jtitle | 慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 (Revue de Hiyoshi. Langue et littérature françaises). No.69 (2019. 10) ,p.111- 120 |
| JaLC DOI | |
| Abstract | |
| Notes | Traduction |
| Genre | Departmental Bulletin Paper |
| URL | https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20191031-0111 |

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the Keio Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Traduction¹⁾

Histoires françaises de Nagai Kafû « Des feuilles mortes des marronniers » (1)

YAMAMOTO Takeo

L'édition originale des *Histoires françaises* (censurée en 1909), un des chefs-d'œuvre de Nagai Kafû (1879–1959), comprend quatre parties : nouvelles et contes, pièce de théâtre, recueil d'impressions, critique musicale. « Des feuilles des marronniers » est le recueil d'impressions. Il comprend la préface et huit textes. Un de ces textes s'appelle « poésie en prose »²⁾. En effet, Kafû aurait-il conscience du *Spleen de Paris*, dont l'auteur Baudelaire est bien cité dans *Histoires françaises* et *Histoires américaines*, œuvre précédente³⁾ ? Le ton de ce recueil est poétiquement rythmique.

Voici huit textes de « Des feuilles des marronniers » : « Visite de cimetières », « Café », « L'après-midi », « Beauté nue », « Amoureux », « Bal à minuit », « Goût délicieux », « Une danseuse ». Dans le premier texte, le hé-

1) L'auteur de cet article traduit : Nagai Kafû, *Furansu monogatari*, Tokyo, Iwanami-shoten, coll. Iwanami-bunko, 2002, p. 267–276.

2) Voir Kabuto Hirokuni, *Kafû no Riyon* : *Furansu monogatari wo aruku* [*Lyon de Kafû : une promenade selon Histoires françaises*], Hakuishisha, 2005, p. 192, 196.

3) Voir les commentaires de Kawamoto Kôji des deux œuvres dans la collection Iwanami-bunko (*Histoires françaises*, édition ci-dessus, p. 437–448, *Amerika monogatari* [*Histoires américaines*], 2002, p. 367–378) : Kawamoto souligne l'influence de Baudelaire sur Kafû.

ros-narrateur visite trois cimetières parisiens : le Père-Lachaise, Montparnasse et Montmartre. Au cimetière du Père-Lachaise, il parle des tombeaux de grands artistes : Musset, Rossini, Molière, La Fontaine, Daudet, Balzac et Beaumarchais. Au cimetière Montparnasse, il évoque les tombeaux de Maupassant, de Baudelaire et de César Frank, puis il décrit minutieusement le cénotaphe des *Fleurs du mal*.

Kafû consacre le plus de pages au cimetière Montmartre : le héros-narrateur précise d'abord les tombes de Zola, puis il visite celles de Heine, de Vigny, des Goncourt, de Gautier, enfin il trouve le sépulcre d'Alphonsine Plessis, *la Dame aux Camélias*, avec l'aide d'une des deux femmes de mauvaise vie qu'il y a rencontrées. En fin de compte, ce texte concernant les visites des cimetières parisiens révèle le profond respect de Kafû pour les maîtres de la culture française. Voici sa traduction.

Des feuilles mortes des marronniers

Préface

Dans la ville de Paris, on plante les marronniers, arbres dont les semblables s'appellent *totchi* au Japon, sur des boulevards fréquentés, à côté d'églises silencieuses, partout dans des jardins, sur des carrefours, sur des quais. Début avril, ils bourgeonnent pour donner bientôt cinq jeunes feuilles larges au bout d'une tige. Leur vert est une couleur légère et douce qu'on ne pourrait trouver parmi les plantes au Japon, et le jour printanier, clair, du ciel bleu, les pénètre, rendant leur ombrage sombre comme un monde de rêve avec une faible lumière. En mai, ils fleurissent avec des fleurs blafardes. Leur forme est comme une grande grappe, les Français la comparent à un lustre d'argent pendu du plafond d'un palais. L'après-midi d'été sans vent, elles sont mises en morceaux comme la neige. En automne, avant que la brume froide du matin et du soir rende les pavés gras, en une nuit tombent toutes les feuilles, qui sont plus sensibles à la nature éphémère des choses que les autres plantes. Enfin, on considère les marronniers comme les meilleures plantes qui ornent la ville en tant que rangée d'arbres. Ah, comme je les adore profondément ! Tous mes souvenirs en France, inoubliables, appartiennent à leurs ombrages. J'ai lu des poèmes pour m'absorber dans mes rêves sous leur ombrage. J'ai visité la statue d'un grand poète, me mettant à genoux sous leur ombrage. J'attendais la voiture, je regardais les passants qui vont et viennent, mon amie et moi, nous nous sommes donné rendez-vous, toujours sous leur ombrage. Une nuit de plaisir a fini avant que je m'en sois aperçu, cela m'a attristé, moi qui regardait l'aurore, encore sous l'ombrage des marronniers qui enveloppent le boulevard. Quand j'ai porté un toast avec une belle femme, notre arrière-plan était formé par un miroir du restaurant

qui reflétait des vêtements voyants, toujours sous leur ombrage. Ah ! Marronnier ! Ma tristesse, ma douleur, mon plaisir, mon secret, marronnier, c'est toi seul qui les connais. Maintenant, moi, tout en étant suffoqué par les larmes de souvenirs, j'appelle ton nom pour intituler mon recueil de petits récits.

Visites de cimetières

Même dans la ville de Paris, animée, il y a, aux coins des quatre points cardinaux, des nécropoles avec des cyprès touffus où les tombes froides se suivent. Dans ce pays, différemment du reste du monde, on offre plus de fleurs de toutes sortes devant les noms de peintres et de poètes que ceux qui étaient nobles et riches ou qui avaient du pouvoir, ce qui garde toujours les couleurs du printemps doux et clair, même au milieu de l'hiver.

À l'ouest, le cimetière du Père-Lachaise, la sculpture à son entrée « Monument aux morts » est connue, donc même les touristes inconsidérés le visitent bien.

Moi, j'ai trouvé, ici, sur le tombeau de Musset, ses célèbres vers sculptés : « Mes chers amis, quand je mourrai, plantez un saule au cimetière », et je vois un saule en effet planté, je comprends combien le peuple français adore profondément un poète de son époque pour pleurer. Je n'oublie jamais le tombeau de Rossini, à côté de Musset, qui apporta *Le Barbier de Séville* dans le milieu de la musique française. Tout en montant la pente près du « Monument aux morts », la vue de Paris brumeux est comme un tableau, Molière et La Fontaine gisent côte à côte dans un endroit sombre même dans la journée, dont le sol est humide sous les cyprès touffus, le côté en marbre neuf dans lequel un portrait sculpté de Daudet est incrusté représente les titres de ses chefs-d'œuvre avec des caractères de cuivre. Le tombeau de Balzac est tellement loin qu'il est difficile de le visiter, celui de Beaumarchais est également loin, on devrait suivre des pavés sinueux pour y arriver.

Le « cimetière du Sud » est celui du Montparnasse que j'ai visité de bonne heure puisque Maupassant gît et qu'il n'y a pas seulement le tombeau de Baudelaire mais le cénotaphe des *Fleurs du mal*. Quant à la tombe de Maupassant, après avoir traversé le carré juif, près du tombeau de César Frank, inoubliable pour ceux qui ont une fois apprécié la musique française, deux simples colonnes ne soutiennent que son nom. Selon un historien, tout en adorant son nom, on aurait voulu, à la postérité, déplacer son corps à l'ouest, au cimetière du Père-Lachaise où il y avait beaucoup de sépultures de notables, mais sa mère, vivante après sa mort, ne l'aurait pas permis en pensant à l'ambition du grand écrivain qui détestait la fausse réputation pour refuser même le siège de l'Académie française.

Entré par la porte principale, sur une large chaussée, on tourne à gauche pour trouver tout de suite, même sans guide, le cénotaphe des *Fleurs du mal*, car il se dresse devant un mur de terre sur lequel rampent épouvantablement des lierres. Le grand homme, qui représente le *Génie du mal* et dont le visage est monstrueux, met les coudes sur la console et regarde attentivement le poète en momie, couché sur le piédestal où figure le nom de Charles Baudelaire. Les bras de ce monstre sont vigoureux, ses cheveux dépeignés, les manches de ses habits semblent tourbillonner par un vent magique.

Le « cimetière du Nord », c'est-à-dire celui de Montmartre, se trouve dans ses lieux de plaisir, une rue, où des manches d'habits rouges flottent, traverse, avec une route surélevée, un de ses coins. Si on reste immobile devant le garde-fou, on voit, sur un endroit un peu élevé du cimetière, le torse de Zola, se couronnant d'un arc en albâtre rouge. La statue ne représente pas l'auteur de *La Vérité* qui porte un binocle et dont le front bien large est sillonné de rides, mais lui tel qu'il aurait été lors de sa rédaction de *Contes à Ninon*, mignonnes, les yeux doux, les cheveux longs peignés avec la raie au milieu, dont les mèches sur le front. J'ai longtemps regardé de grands caractères, orthographiés avec des couronnes de fleurs, mis devant la statue :

« J'ACCUSE » : une coterie, qui essayait de profiter de la vertu d'un de ses devanciers tout en la glorifiant avec excès, menait alors une campagne pour faire entrer les restes du grand écrivain au Panthéon.

Autour de la statue blanche de Heine, les cartes des visiteurs allemands ont été jetées, comme la neige, parmi les bouquets. Après avoir déjà versé des larmes d'adoration, devant le tombeau du poète Vigny et celui des frères Goncourt, j'ai, trois fois, prononcé, devant la statue « Poésie » de Gautier, ces célèbres vers :

L'oiseau s'en va, la feuille tombe,
L'amour s'éteint, car c'est l'hiver ;
Petit oiseau, viens sur ma tombe
Chanter quand l'arbre sera vert.

J'ai maintenant accompli mon désir de faire un pèlerinage dans le pays de poésie, j'ai envie de visiter, au retour, le cénotaphe de la « Dame aux camélias ».

C'était à la mi-avril. Dans un pays occidental où le printemps arrive tard, le ciel n'est pas encore stable, la pluie fine tombe depuis la manche de nuages flottants, et s'évapore, comme un homme pleure en se souvenant du passé pour se rétablir à travers cet acte. Mais, les cimes de marronniers et d'érables, enveloppant le cimetière triste, bourgeonnent déjà longuement comme des bijoux, on entend chanter mélancoliquement des pigeons domestiques qu'un long après-midi afflige, parmi des moineaux qui sont bruyants partout.

Le guide, que je tiens à la main, indique la place où se trouve chaque sépulture à laquelle je vise, mais de nombreuses tombes grises se succèdent comme la mer, les routes fines, qui y conduisent, sont compliquées comme les fils, ce qui ne me fait pas facilement savoir où elle est. Je reste immobile parmi des tombeaux inconnus, regardant autour de moi, mais je ne vois pas, à cause du temps qui est à la pluie, même de gens qui aime l'histoire et qu'on

trouve habituellement dans les églises et les cimetières, peu après, je n'aperçois qu'une jeune femme en deuil s'agenouillant devant un tombeau neuf qui n'est pas loin. Pierre sombre, ciel couvert, chant de pigeons. La beauté et la tristesse de la jeune femme, qui contrastent avec les alentours déserts, me font en effet hésiter à m'approcher, sans gêne, d'elle pour lui demander le chemin, mais en même temps, elle m'évoque une nouvelle de Maupassant où il y a une femme qui séduit, tout en faisant semblant de pleurer devant le tombeau, des hommes sensibles, ce qui reflète le monde flottant, insondable, de Paris.

Permettez-moi, jeune femme en deuil, d'être trop imaginaire.

Il commence alors à tomber quelques gouttes de pluie. Ouvrant mon parapluie, je pense, à mon grand regret, renoncer à la sépulture difficile à trouver, juste à ce moment-là, j'entends, derrière moi, une voix féminine éclatante qui crie de s'abriter de la pluie pour ne pas mouiller le chapeau qu'on a acheté hier.

Depuis l'intervalle de pierres grises tristes, des couleurs, plus belles que l'offrande de fleurs, apparaissent et vacillent avec un parfum étonnant, pour avancer près de moi. Combien violemment ces couleurs de toilette surprenantes m'égarent, moi qui me sens déprimé, comme si je disparaissais, par la teinte mélancolique des tombes, après avoir longtemps erré !

Deux jeunes femmes, étant ensemble, s'abritent sous mon parapluie tandis que je les regarde, stupéfait. L'une se met tout de suite à parler : « Monsieur, permettez. Tout est à cause de cette Rosa. Elle dit que c'est beaucoup plus court par le cimetière que par la rue, pour rentrer chez nous. Moi, je lui réponds qu'il n'y a pas de porte de derrière dans le cimetière entouré de murs de terre hauts, mais Rosa déclare que je suis une étrangère qui ne doit pas bien connaître Paris et me dit de la suivre pour nous perdre sur un chemin tellement triste, nous laissant surprendre par la pluie. Monsieur, nous avons parié 100 sous qu'il y a une porte de derrière ou non dans ce cimetière. Je

suis déjà à moitié convaincue que je gagne. Pourriez-vous le croire ? »

« Monsieur », dit l'autre nommée Rosa, « je vous prie de devenir un juge impartial pour nous. Vous avez quelque chose de bien. Nous allons, d'abord, voir tous les trois le plan dans votre guide », et les deux femmes, de droite et de gauche, ouvrent mon *Baedeker*, et discutent en tendant le cou. Enfin, un gardien du cimetière en uniforme passe pour trancher leur discussion.

« Rosa, toi, tu es née à Paris. Tu connais vraiment bien Paris. N'oublie pas cent sous. Je ne me suis jamais sentie aussi bien. Je remercie le vieux gardien du cimetière, et merci Monsieur », dit-elle, me serrant la main pour danser.

J'ai deviné tôt ce qu'elles faisaient dans la vie. Si on cherche et trouve la sépulture de la courtisane célèbre, louée, avec les jolies femmes de la même carrière, la main dans la main, on en sera plus profondément ému, ce dont je me suis aperçu, et je demande à Rosa, qui a l'air de s'être fait gâter son plaisir en perdant son pari, si elle ne connaît pas le tombeau de *la Dame aux Camélias* qui serait près de là. « Si, si. Avant, j'y ai conduit un aristocrate russe. C'est ce sentier. Monsieur », répond Rosa, se tournant surtout vers sa compagne comme elle lui montrait son érudition, « quand vous finissez votre visite de la tombe de *la Dame aux Camélias*, je vous indiquerai celle de Dumas, grand écrivain, auteur du roman concerné. Elle existe dans cette enceinte. C'est une belle sépulture où une statue couchée du grand écrivain est sculptée sur le cercueil. »

Rosa nous conduit, tourne le coin du sentier où se dresse l'écriteau portant « 24^e division » pour regarder un moment autour d'elle, et dit : « C'est cela, c'est cela. J'étais désorienté, car il y a longtemps que je ne l'ai pas visitée. Regardez, comme les bouquets de fleurs constamment déposés sont jolis ! »

C'est vrai, de nombreux bouquets et différentes couronnes de fleurs en-

veloppent la stèle rectangulaire en cercueil qui n'est pas trop grande. Je suis contraint de déposer une guirlande de violettes de côté, pour lire, sur la surface du monument en pierre mouillé sur laquelle sont, avec des pétales, dispersées des gouttes de pluie qui ne tombent plus sans que je m'en rende compte :

ICI REPOSE
ALPHONSINE PLESSIS
NÉE LE 15 JANVIER 1824
DÉCÉDÉE LE 3 FÉVRIER 1847
DE PROFUNDIS

À ce moment, « Enfin qui est-ce ? », une des deux pose cette question tellement bête et Rosa, qui penserait qu'il est temps de se venger du pari perdu, parle d'une manière impertinente. « Ninon ! Tu n'as jamais vu Sarah Bernhardt, une grande comédienne de notre temps ? une pièce de théâtre triste de *La Dame aux Camélias* avec Bernhardt ? » dit-elle. « Une pauvre courtisane était, répéterait-elle selon ce que quelqu'un lui a dit, orpheline depuis son enfance, mais grâce à sa beauté, elle se prostitue d'abord dans le Quartier latin, pour rencontrer un vieux diplomate riche qui l'aime tout en dépensant sans compter, parce qu'elle ressemble à son ancienne maîtresse, ce qui la rend célèbre comme une femme séduisante, et le poète contemporain Gautier ou quelque Janin, tous les deux, louèrent sa beauté. »

Rosa qui raconte, Ninon qui l'écoute, l'une, dont la longue robe qui traîne sur le lichen vert où des pétales des bouquets se disséminent, reste debout, l'autre, s'accoudant sur le tombeau mouillé, s'appuie la jolie joue sur les doigts doux. Moi, tout seul, en se baissant sur la terre, je lève les yeux au ciel, des nuages se déplacent sous le ciel couvert, des gouttes de pluie tombent des branches d'où des oiseaux s'envolent, ce qui contrastent bien avec les deux femmes coquettes. Dans mon cœur passe une espèce de mélancolie comme le son d'une flûte dans la nuit printanière.

Rosa et Ninon me saisissent, toutes les deux, par le bras, de droite et de gauche. Quand nous marchons au pas, les bas des robes des deux femmes ondoient à droite et à gauche de mon corps, comme des pivoines qui me paraissent des flammes, et on a rapidement perdu de vue la sépulture de la célèbre courtisane. Ah, adieu, *la Dame aux Camélias* ! Que vous acceptiez les dernières larmes que verse un Don Juan moche, né dans un pays extrême-oriental. Moi, ce soir, avec Rosa et Ninon, des fleurs parisiennes comme vous, je chanterai en italien, sous les lumières de la ville, brillantes, des morceaux de *La Traviata*, qui racontent votre vie triste. Je chanterai « Parigi, o cara ».